

Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M<sup>mes</sup> Geury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



**JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.**

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

**GYMNASE LYONNAIS.**

LE VENDU.

*Le vendu* n'est pas ce que vous croyez : c'est encore là un de ces titres insidieux qui tiennent précisément le contraire de ce qu'ils promettent. Le beau rôle de l'ouvrage appartient au *Vendu*, ce qui ne se rencontre guères dans l'histoire de *vendus* dont fourmille nos annales contemporaines. Il ne s'agit pas, en effet, ici, d'un homme ayant escompté son honneur ou sa conscience à beaux deniers comptant, mais d'un pauvre diable qui a fait marché de sa personne pour donner du pain à sa vieille mère. A son arrivée au corps, le nouveau soldat est accueilli comme il est d'usage : conscrit, il doit être moqué, baffoué, rançonné; vendu, il sera insulté, méprisé, honni de ceux-là même qui ne se sont point vendus, faute d'acheteurs. A lui les corvées, les doubles factions; à lui tous les misérables détails de cette vie de caserne, dont la seule pensée donne des nausées à un homme de cœur. Vous le plaignez, n'est-ce pas? Je le plaignais aussi, à le voir ainsi destiné à servir de jouet à ces *machines à douze temps*, suivant la pittoresque expression de notre chansonnier Kauffman. Mais rassurez-vous : le conscrit n'est pas d'humeur à se plier long-temps aux caprices d'autrui. Un honnête sergent a bien voulu se charger de son éducation militaire et ga-

lante; le sergent apprendra, à son tour, ce qu'il en coûte pour se donner les airs d'enseigner ses maîtres. Fidèle à son rôle de Jean-Jean, le conscrit accepte volontiers une leçon de danse et d'escrime; mais le professeur gardera un long souvenir des inconvénients du professorat, car il n'est pas un entrechat qui ne lui vaille une contusion sur les os des jambes, pas un coup de fleuret que l'élève ne rende au centuple, au moyen des feintes habiles d'une gymnastique qui lui est particulière; et, pour couronner l'œuvre, d'un savant coup de tête, le conscrit étend le sergent sur la poussière. Grande rumeur parmi les soldats! Grande colère de la part du sergent! Cependant tout peut s'arranger encore. Paye, Jean-Jean : voila le moyen de salut qui te reste! Des querelles bien autrement sérieuses ont eu un pareille dénouement. Mais le conscrit est un bien rude gaillard, sur ma parole! Il se prétend invilé, il ne payera pas. On le menace, il menace à son tour; les sabres brillent, il saisit un manche à balai; et, sans l'intervention d'un nouveau personnage, je ne sais trop si le sergent-professeur n'eût pas reçu une leçon de bâton à son tour. Le survenant est artiste; il a croqué la scène burlesque qui vient de se passer sous ses yeux. Ce croquis vaut bien 1500 fr., c'est-à-dire, la vie d'un homme, le prix auquel notre conscrit s'est vendu. Rêver une bonne action et l'accomplir, c'est tout un pour les

artistes, dans les vaudevilles surtout où les bonnes actions coûtent si peu et les croquis si cher. L'artiste rachète le soldat que déjà une fois il avait acheté; car le vendu n'est autre que le remplaçant de l'artiste. Libre des chaînes qu'il s'était données par amour filial, le vendu racheté épouse la fiancée du sergent, et celui-ci, dont le temps de service expire, se vend à son tour au conscrit.

L'in vraisemblance foisonne dans cette pièce, et je n'en veux pour preuve que la scène où le pauvre conscrit est méconnu de sa maîtresse par cette seule raison qu'il a coupé ses favoris. Tel quel, pourtant, l'ouvrage a réussi, grâce au jeu de Barqui que le sergent-Joanny seconde avec assez de bonheur pour que nous constations ici un progrès sensible dans le jeu de cet artiste.

Nous renvoyons au prochain numéro l'analyse du drame, *Jeanne de Flandres*; quelques lignes ne suffiraient pas à l'appréciation de cet ouvrage, jugé diversement par les spectateurs qui l'ont applaudi et sifflé tout à la fois. Nous reviendrons aussi sur le vaudeville, *une Chaumière et son Cœur*.

—A mardi la première représentation de M. Emile Taigny : *Un Premier Amour* et *le Dernier des Chauny* nous montreront ce jeune talent dans deux rôles de ses créations. A mardi une soirée de plaisirs!

CARL.

### Études psychologiques du Cœur humain.

POLEMIQUE FÉMININE.

3<sup>e</sup> LETTRE.

Ah! vous eussiez préféré le huis-clos, ma belle fanfaronne; je conçois que vous auriez eu de moi meilleur compte de cette façon; car, en vous adjoignant quelques intéressés dans la cause, il vous eût été facile de m'écraser par le nombre, et vous eussiez été capable de chanter victoire lorsque, à force de crier, vous et les vôtres, vous seriez parvenus à m'étourdir au point de me rendre sourde et muette. Non, non, plus de cette guerre du plus fort où le plus faible est toujours martyr de sa conviction. Combattons à armes égales, s'il vous plaît, et au grand jour.

Vous soutenez donc plus haut que jamais que l'homme aime mieux que la femme. En vérité, si vous êtes de bonne foi, voici un étrange aveuglement, et je cherche en vain dans votre spirituelle épître les argumens qui doivent me démontrer cette prétendue vérité, car vous ne prouvez rien, ma belle amie; et je me permettrai de vous dire que l'esprit ne saurait tenir lieu de logique. Vous en avez tant, que soutenir un paradoxe est pour vous un jeu devant lequel votre raison ne saurait reculer, tant vous êtes vaillante pour la controverse, tant la difficulté vaincue vous paraît glorieuse.

Mais il ne s'agit pas de dire qu'une vérité est vraie pour être crue sur parole: là où il n'y a pas évidence le doute est permis, et il est non-seulement permis, mais il devient de la sagesse, et ici je fais plus que douter, je nie.

Vous récapitulez vos forces, et vous vous vantez du nombre immense de vos alliés. Il ne s'agit pas ici du nombre, la quantité n'est comptée pour rien; il s'agit de prouver par le raisonnement que l'homme aime mieux que la femme, et c'est ce que vous ne prouvez pas du tout.

Sans doute il est des hommes au cœur aimant, à l'âme généreuse; sans doute aussi il existe des hommes à passions profondes et durables; mais ce sont de rares et belles organisations, ma chère amie, cela ne peut compter que parmi les exceptions.

Et avez-vous donc oublié qu'il nous faut généraliser pour arriver au but?

Revenons à notre question. L'amour du mari, par exemple, le placez-vous au-dessus de celui de la femme? Cela me paraît bien difficile à soutenir, pour ne pas dire plus. Un mari aime beaucoup, oui, les premiers mois de son mariage; quelquefois cela peut se prolonger quelques années. C'est fort rare, mais ça c'est vu, et je vous l'accorde; mais ensuite ce bien qu'il possède en toute propriété, cette femme qui ne lui laisse plus rien à désirer, qui est à lui, qu'il retrouvera toujours, selon que sa volonté le ramènera auprès d'elle, sa femme enfin, dont il est si sûr, s'il l'aime encore, s'il le dit du moins, ce sera d'un sentiment si calme, si froid, si méthodique, que cela ressemblera furieusement à l'indifférence la plus complète, si toutefois ça ne va pas jusqu'à l'ennui; puis ce mari qui devient maussade, grondeur, exigeant dans son intérieur, ne se fera aucun scrupule de rechercher des plaisirs plus piquans que ceux dont il pourrait jouir dans son ménage; il se permettra des distractions, et pourvu qu'il n'y ait pas trop de scandale dans sa conduite, pourvu qu'il ait soin de bien cacher à sa femme ses doux passe-temps, on le tiendra encore dans le monde pour le meilleur des maris, et cependant le cœur de l'épouse se brise, la pauvre femme, négligée, oubliée, gémit en silence, parce qu'elle aime toujours, parce qu'elle aime sans cesse, parce que son amour, bien loin de diminuer, s'est accru avec le temps, que sa vie, c'est la vie de celui qu'elle aime, que ses joies sont ses joies, ses douleurs sont ses douleurs; c'est à ce point qu'elle embrasse toutes ses opinions comme elle épouse toutes ses haines; elle met sa gloire à n'avoir d'autres volontés que les siennes; enfin il est constant que tout ceci est d'une exacte vérité; et comment après cela pourrez-vous soutenir que la femme aime moins que l'homme? S'il est malheureux, elle saura le consoler et soutenir son courage; car jamais la femme n'a fui devant le spectacle d'une

douleur : l'être souffrant, loin de la rebuter, l'attache davantage; et vous n'excitez jamais sa pitié sans obtenir une plus grande place dans son cœur.

L'homme n'est point ainsi, lui qui se lasse et s'irrite à la vue d'une souffrance prolongée.

Ah! dites avec moi, ma bonne amie, dites que la femme primitive, la femme telle que Dieu l'a faite, est une créature aimante, bonne et sainte. Oui, il en est quelques-unes qui font malheureusement défaut à leur noble origine. Mais, hélas! ne savez-vous donc pas que ce sont les hommes qui les ont faites ainsi, qu'elles ont été dénaturées par l'injustice qui pèse sur elles de toutes parts; loin de leur jeter la pierre, plaignez-les, car elles sont vos sœurs.

Quant à la femme qui aime sans que le mariage soit venu sanctionner son union avec l'homme (et songez que je ne veux dire ici ni la grisette qui change d'amant, se consolant de l'infidélité de l'un en se donnant à un autre, ni la grande dame qui se passe des *fantaisies*) je vous parle de la femme de cœur qui aime et qui a sacrifié à son amour réputation, honneur, position sociale, que le monde abreuve d'humiliations, que la begueulerie poursuit, que la société repousse, lui refusant même toute protection; eh bien! presque toujours nous voyons cette femme froide et calme à tous les outrages (sinon indifférente) accepter avec résignation cette répudiation sociale qui la rejette à un seul, heureuse de pouvoir accomplir un sacrifice pour celui qu'elle aime, et le comptant pour très-peu tant qu'elle est aimée. Eh bien! ne direz-vous point que pour entrer volontairement dans cette fausse voie il faut que la femme aime avec dévouement, qu'il faut enfin qu'elle aime mieux que l'homme. Lui n'a rien à perdre, tandis qu'elle laisse écrire sur son front honte, infamie, mépris. Vous voyez donc bien, Jane, que sous toutes les faces de la vie, c'est la femme qui aime le mieux.

Je ne vous ai montré qu'une faible teinte de ce grand tableau; il faudrait des volumes pour peindre tout ce qu'a de puissance et de force l'amour de la femme; cependant je vous en ai dit assez pour vous faire rentrer en vous-même. Imités les hommes dans ce qu'ils ont de bon, ayez l'esprit de corps, soyez femme enfin; nous vous en féliciterons tous et particulièrement celle qui vous aime.

LOUISE.

### PHYSIONOMIE DE PARIS.

Il y a dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie; puis il y a des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion; puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de

vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles; enfin les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous impriment par leur physionomie certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense. Il y a des rues de mauvaise compagnie où vous ne voudriez pas demeurer, et des rues où vous placeriez volontiers votre séjour. Quelques rues, ainsi que la rue Montmartre, ont une belle tête et finissent en queue de poisson. La rue de la Paix est une large rue, une grande rue; mais elle ne réveille aucune des pensées gracieusement nobles qui surprennent une âme impressible au milieu de la rue Royale, et elle manque certainement de la majesté qui règne dans la place Vendôme. Si vous vous promenez dans les rues de l'île Saint-Louis, ne demandez raison de la tristesse nerveuse qui s'empare de vous qu'à la solitude, à l'air morne des maisons et des grands hôtels déserts. Cette île, le cadavre des fermiers-généraux, est comme la Venise de Paris. La place de la Bourse est babillarde, active, prostituée; elle n'est belle que par un clair de lune, à deux heures du matin: le jour, c'est un abrégé de Paris; pendant la nuit, c'est comme une rêverie de la Grèce. La rue Traversière-Saint-Honoré n'est-elle pas une rue infâme? Il y a là de méchantes petites maisons à deux croisées, où, d'étage en étage se trouvent des vices, des crimes, de la misère. Les rues étroites, exposées au nord, où le soleil ne vient que trois ou quatre fois dans l'année, sont des rues assassines qui tuent impunément; la justice d'aujourd'hui ne s'en mêle pas; mais autrefois le parlement eût peut-être mandé le lieutenant de police pour le vitupérer à ces causes, et aurait au moins rendu quelque arrêt contre la rue, comme jadis il en porta contre les perruques du chapitre de Bauvais. Cependant M. Benoiston de Châteauneuf a prouvé que la mortalité de ces rues était du double supérieure à celle des autres. Pour résumer ces idées par un exemple, la rue Fromenteau n'est-elle pas tout-à-la-fois meurtrière et de mauvaise vie?

Ces observations, incompréhensibles au-delà de Paris, seront sans doute saisies par ces hommes d'étude et de pensée, de poésie et de plaisir, qui savent récolter, en flânant dans Paris, la masse des jouissances flottantes, à toute heure, entre ses murailles; par ceux pour lesquels Paris est le plus délicieux des monstres: là, jolie femme; plus loin, vieux et pauvre; ici, tout neuf comme la monnaie d'un nouveau règne; dans ce coin, élégant comme une femme à la mode. Monstre complet d'ailleurs! Ses greniers, espèce de tête pleine de science et de génie; ses premiers étages, estomacs heureux; ses boutiques, véritables pieds; de là partent tous les trotteurs, tous les affairés. Puis, quelle vie toujours active à le monstre! A peine le dernier fré-

tillement des dernières voitures du bal cesse-t-il au cœur, que déjà ses bras se remuent aux barrières, et il se secoue lentement. Toutes les portes bâillent, tournent sur leurs gonds, comme les membranes d'un grand homard, invisiblement manœuvrées par trente mille hommes ou femmes, dont chacune ou chacun vit dans six pieds carrés, y possède une cuisine, un atelier, un lit, des enfans, un jardin, n'y voit pas clair, et doit tout voir. Alors insensiblement, les articulations craquent, le mouvement se communique, la rue parle. A midi, tout est vivant, les cheminées fument, le monstre mange; puis il rugit, puis ses mille pattes s'agitent. Beau spectacle! Mais, ô Paris! qui n'a pas admiré tes sombres paysages, tes échappées de lumière, tes culs-de-sac profonds et silencieux; qui n'a pas entendu tes murmures entre minuit et deux heures du matin, ne connaît encore rien de ta vraie poésie, ni de tes bizarres et larges contrastes.

Il est un petit nombre d'amateurs, de gens qui ne marchent jamais en écerclés, qui dégustent leur Paris, qui en possèdent si bien la physionomie, qu'ils y voient une verrue, un bouton, une rougeur. Pour les autres, Paris est toujours cette monstrueuse merveille, étonnant assemblage de mouvement, de machines et de pensées, la ville aux cent mille romans, la tête du monde. Mais, pour ceux-là, Paris est triste ou gai, laid ou beau, vivant ou mort. Pour eux, Paris est une créature; chaque homme, chaque fraction de maison est un lobe du tissu cellulaire de cette grande cortisane, dont ils connaissent parfaitement la tête, le cœur et les mœurs fantasques. Aussi ceux-là sont-ils les amans de Paris! Ils lèvent le nez à tel coin de rue sûrs d'y trouver le cadran d'une horloge; ils disent à un ami dont le tabatière est vide: Prends par tel passage, il y a un débit de tabac, à gauche, près d'un pâtisseries qui a une jolie femme. Voyager dans Paris est pour ces poètes un luxe coûteux. Comment ne pas dépenser quelques minutes devant les drames, les désastres, les figures, les pittoresques accidens qui vous assaillent au milieu de cette mouvante reine des cités, toute vêtue d'affiches, et qui néanmoins n'a pas un coin de propre, tant elle est complaisante aux vices de la nation française? A qui n'est-il pas arrivé de partir le matin de son logis pour aller aux extrémités de Paris, sans avoir pu en quitter le centre à l'heure du dîner? Ceux-là sauront excuser ce début vagabond qui cependant se résume par une observation éminemment utile et neuve, autant qu'une observation peut être neuve à Paris, où il n'y a rien de neuf, pas même la statue posée d'hier, sur laquelle un gamin a déjà mis son nom.

Il y a dans Paris des effets de nuit singuliers, bizarres, inconcevables; et ceux-là seulement qui se sont amusés à les observer savent combien la femme y devient fantastique à la brune. Tantôt la créature que vous y suivez, par hasard ou à dessein, vous paraît

svelte; tantôt le bas, s'il est bien blanc, vous fait croire à des jambes fines et élégantes, puis la taille, quoique enveloppée d'un châle, d'une pelisse, se révèle jeune et voluptueuse dans l'ombre; enfin les clartés incertaines d'une boutique ou d'un réverbère donnent à l'inconnue un éclat fugitif, presque toujours trompeur, qui réveille, allume l'imagination et la lance au-delà du vrai. Alors les sens s'émeuvent, tout se colore et s'anime; la femme prend un aspect tout nouveau; son corps s'embellit: par momens ce n'est plus une femme, c'est un démon, un feu follet, qui vous entraîne par un ardent magnétisme jusqu'à une maison décente dont la pauvre bourgeoise, ayant peur de votre pas ou de vos bottes retentissantes, vous ferme la porte cochère au nez sans vous regarder.

Enfin, il est des rues ou des fins de rue, il est certaines maisons, inconnues pour la plupart aux personnes du grand monde, dans lesquelles une femme appartenant à ce monde ne saurait aller sans faire penser d'elles les choses les plus cruellement blessantes. Si cette femme est riche, si elle a voiture, si elle se trouve à pied, déguisée, en quelques-uns de ces défilés du pays parisien, elle y compromet sa réputation d'honnête femme. Mais si par hasard elle y est vue sur les neuf heures du soir, les conjectures qu'un observateur peut se permettre deviennent épouvantables par leurs conséquences. Enfin si cette femme est jeune et jolie, qu'elle entre dans quelque maison d'une de ces rues; que la maison ait une allée longue et sombre, humide et puante; qu'au fond de l'allée tremblote la lueur pâle d'une lampe, et que sous cette lueur se dessine un horrible visage de vieille femme aux doigts décharnés; en vérité, disons-le par intérêt pour les jeunes et jolies femmes, cette femme est perdue; elle est à la merci du premier homme de sa connaissance qui la rencontre dans ces marécages parisiens. Mais il y a telle rue de Paris où cette rencontre peut devenir le drame le plus effroyablement terrible, un drame plein de sang et d'amour, un drame de l'école moderne. Malheureusement cette conviction, ce dramatique, sera comme le drame moderne, compris par peu de personnes; et c'est grande pitié que de raconter une histoire à un public qui n'en épouse pas tout le mérite local. Mais qui peut se flatter d'être jamais compris? Nous mourons tous inconnus. C'est le mot des femmes et celui des auteurs.

BALZAC.

Parmi les entreprises industrielles qui offrent à la classe des commerçans et des rentiers un placement à la fois sûr et avantageux se trouve placé au premier rang, l'exploitation du physionotype. Après trois mois d'un premier et imparfait établissement, un dividende 10 p. % a déjà été réparti aux actionnaires. Le peu d'actions qu'il reste à souscrire encore se délivrent chez M. Dreux; notaire, à Paris, rue Louis-le-Grand, n° 7.